

Versailles : cinq choses à savoir sur Anish Kapoor

🏠 > CULTURE > ARTS EXPOSITIONS Par  Valérie Duponchelle | Publié le 08/06/2015 à 19:42



Portrait en cinq indices de l'artiste star dont l'œuvre Dirty Corner a déclenché le scandale à Versailles en osant mettre au jour le souterrain de l'inconscient au cœur du domaine royal.

De notre envoyée spéciale à Londres

1. Un melting pot à lui tout seul

Anish Kapoor est né à Bombay (aujourd'hui Mumbai) en 1954 d'un père hindou et d'une mère juive dont la famille a quitté Bagdad, en Irak, lorsqu'elle n'avait que quelques mois. Son grand-père maternel, cantor de la synagogue à Pune (Maharashtra), chantait la liturgie. Le jeune Anish a voyagé en Israël au début des années 1970 avec l'un de ses deux frères et fait l'expérience du kibboutz.

Après avoir commencé des études d'ingénieur, il s'est réorienté vers une vie d'artiste. Il a été recalé aux Beaux-Arts en Israël, d'où son départ pour Londres en 1973 où il a suivi les cours du Hornsey College of Art et de la Chelsea School of Art and Design. Sa rencontre avec l'artiste d'origine roumaine, Paul Neagu, a été déterminante. Il vit à Londres depuis lors et, parfait gentleman, parle d'une belle voix profonde avec un accent «upper class». En 2013, il a été anobli par SM la Reine et est devenu sir Anish Kapoor.



2. Un homme tenace que rien n'arrête

«Ce qui m'étonne quand je vais dans l'atelier d'Anish Kapoor, c'est qu'il y a presque toujours des oeuvres nouvelles, parfois extrêmement désarmantes et mauvaises, comme en 2008, ces petits tas infects de ciment qui me laissaient perplexe. Je lui disais: «c'est raté!». Il me répondait: «oui, ce n'est pas du tout réussi». Et ces petits tas informes sont devenus des sculptures incroyables, des concrétions qui avaient l'air extraites de la nature même. Anish Kapoor, c'est cela, chercher, chercher encore, jusqu'à ce que son idée prenne forme», nous raconte son grand ami Jean de Loisy, PDG du Palais de Tokyo, commissaire de sa rétrospective à la Royal Academy of Arts de Londres en 2009 et de son «Kapoor Monumenta» au Grand Palais en 2011. «Aujourd'hui, il est dans une phase intense de peinture d'une intensité bouleversante, presque charnelle. Au début, c'étaient juste des amas de pâtes rouges. Aujourd'hui, ce sont des toiles admirables, une expression nouvelle qui n'est pas de l'ordre de la peinture ou de la sculpture, mais vraiment de la chair».



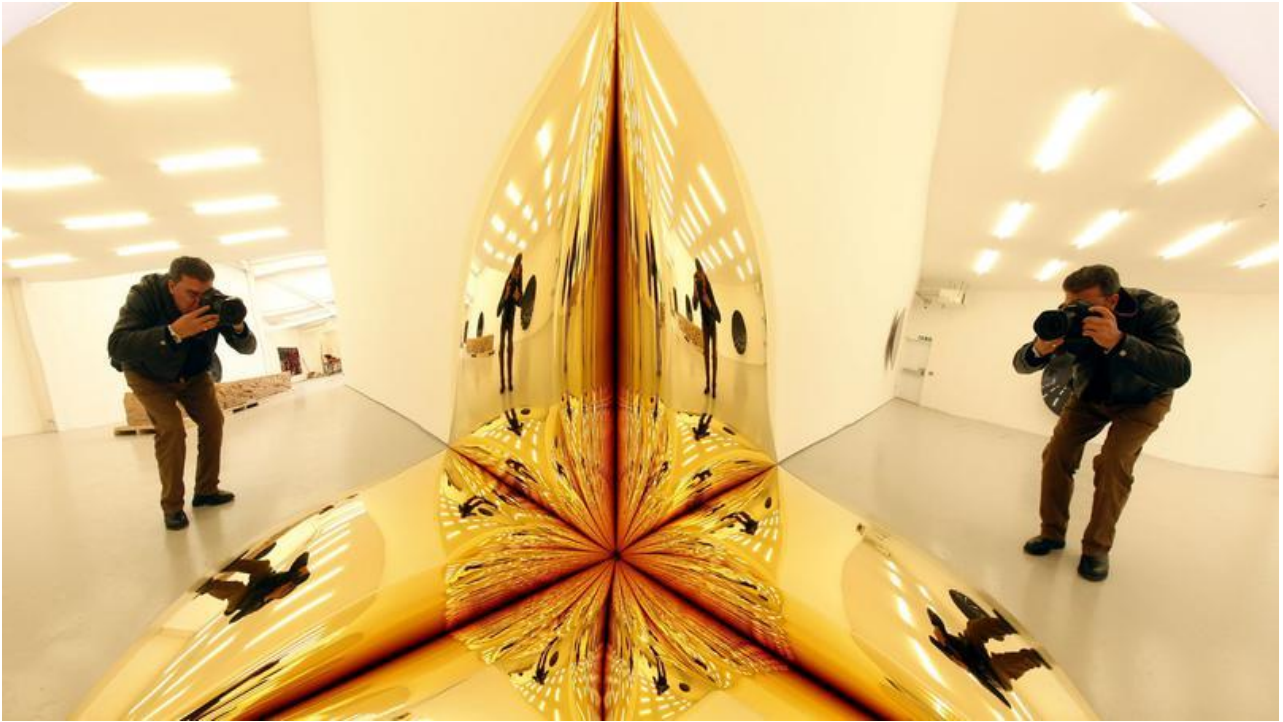
3 - Un artiste à double face

Tout artiste, surtout s'il a une vision et l'envergure dévorante qui l'accompagne, est un personnage complexe. Anish Kapoor fait partie de ces Janus surprenants et, soudain, presque inquiétants. Il passe ainsi de la séduction millimétrée d'un disque concave scintillant comme une illusion... au plus organique, au plus souterrain, au plus chaotique des mondes. On le vérifie à Versailles! Son exposition commence par un C-Curve, 2007, un mur miroir posé sur la terrasse du château, et un Sky Mirror, 2013, campé sur le Parterre d'eau, qui reflètent l'architecture et les jardins, le ciel et la terre, les milliers de touristes et leurs selfies. Elle devient plus agressive avec son Dirty Corner qui «écorche le Tapis Vert» par son savant gigantisme, avec son canon à cire Shooting in the Corner qui met le fracas des armes dans la Salle du Jeu de Paume, avec son Sectional Body Preparing for Monadic Singularity, 2015, dans le Bosquet de l'Etoile, labyrinthe vertical et petit frère cubique du Leviathan monumental au Grand Palais en 2011.



4 - Un infatigable conquistador

Anish Kapoor a représenté la Grande-Bretagne à la Biennale de Venise en 1990. Il a remporté le prestigieux Turner Prize en 1991. Son Cloud Gate monumental a marqué la ville de Chicago et son Leviathan au Grand Palais a décroché un succès record pour «Monumenta» en 2011 (500 000 visiteurs!). Le marché de l'art se l'arrache. Au dîner de gala dimanche soir à l'Orangerie de Versailles, quatre galeries pour le représenter et le revendiquer: Kamel Mennour, son allié français qui l'a soutenu, jour après jour pendant un montage digne des Travaux d'Hercule, mais aussi la galerie Continua qui va fêter ses 25 ans en septembre, la Lisson Gallery, référence de Londres, et la galerie Barbara Gladstone, référence de New York. «Anish dit toujours: «I want to go for it!», et il le fait, il ne recule jamais devant l'obstacle. Il est gai, courtois, drôle, séduisant, gourmet... et, soudain, terrible!», nous raconte Jean de Loisy. «J'aime son insistance et son sourire de coquin lorsqu'il a gagné». Les remerciements insistants qu'il a faits dans ses deux discours, lors de la conférence de presse puis lors du dîner de gala, tendent à faire croire que les équipes de Versailles, comme celles de son studio londonien, ont éprouvé tous les scénari d'un ogre d'artiste. Le syndrome Picasso?



5 - Gloire aux héros de l'art

Outre l'artiste Paul Neagu, guide spirituel du jeune artiste (1938-2004) , Anish Kapoor réitère son admiration pour l'artiste américain de l'Expressionnisme abstrait, Barnett Newman (1905-1970), pour le grand visionnaire italien, Lucio Fontana (1899-1968), et pour le plasticien et théoricien américain du minimalisme, Donald Judd (1928-1994). La rencontre de ce passionné d'architecture et de philosophie avec la philologue, psychanalyste, féministe, et écrivaine française, Julia Kristeva, a débouché sur un entretien sans tabous dans le catalogue «Kapoor Versailles», petite bombe toujours à paraître. Une nouvelle polémique en vue?

